

YANOMAMI DA REGIÃO DO PARIMI-U E DO BUUT-U*

de Pierre Bissaux-Ziegler

I. LOCALISACÃO

Les Parimi-theri, les Tãakai-theri, les Buut-u-theri (de l'aval et de l'amont) et les Xarobi-theri constituent les cinq communautés habitant actuellement cette région du Moyen-Parimi-u. Apparentées, elles entretiennent des relations anciennes et fréquentes, concrétisées par des "chemins en bon état" selon leur expression. Les Buut-u-theri et les Xarobi-theri vivent isolés et ne recherchent le contact avec la mission de Parimi-u qu'en cas d'extrême nécessité.

Parimi-u n'est pratiquement accessible que par avion monomoteur de Boa Vista (1 heure 10), la navigation sur le rio présentant des obstacles - cachoeiras, corredeiras e cursos labirinticos - quasiment insurmontables. Seuls les Yekuana** habitant le Haut-Auaris et navigateurs chevronnés sont en effet capables de descendre le Parimi-u jusqu'à Boa Vista en 25 à 30 jours et de le remonter en deux à trois mois. Les rares expéditions non indiennes récentes qui s'y sont aventurées ont eu à déplorer des naufrages voire des pertes en vie humaine.

Les deux communautés de Parimi-u ont construit leurs diverses habitations au bord du rio, à 1 heure et demie*** de canot en aval de l'embouchure du Buut-u, là où le méridien 63° ouest traverse le Parimi-u. Cette plaine fluviale, au sol alluvionnaire, est recouverte d'une forêt dense et giboyeuse. Son relief plat contraste avec le domaine montagneux des Yanomami centraux représenté à Xarobi.

Sur le Buut-u, un yano a été érigé sur la rive gauche, à mi-cours et encore en plaine tandis que deux autres sont regroupés au pied des premiers contreforts des monts des Surucucus, là où les vallées commencent à s'encaisser et le drainage à se ramifier. A deux jours en canot de Parimi-u, le site aval de Buut-u I est en forêt, à 10 minutes de marche de l'igarapé du même nom, au bord d'un igarapezinho, source d'eau préférée des Yanomami. On découvre les deux yano de l'amont (Buut-u II)

* Parimi-u : nom yanomami du rio Uraricoera venant du nom yekuana Farimi.
Buut-u : nom yanomami de l'igarapé Cutaiba signifiant rivière du miel.
Parimi-u et Buut-u désignent également les lieux où sont installés les Parimi-theri, les Tãakai-theri et les Buut-u-theri.

** Le nom Maiongong leur a été attribué par les Pemon. Eux-mêmes se nomment Yekuana, Dekuana ou Soto et Yekuana est le terme le plus employé dans la littérature vénézuélienne ou ethnographique récente.

*** Les distances correspondent aux temps de parcours effectués par les Indiens par leurs moyens traditionnels (canot et à pied). Pour les non Indiens, il faut ajouter 50% au temps de marche indiqué voire 100% ...

après deux jours supplémentaires de canot ou trois jours de marche de Parimi-u, côte-à-côte et voisins d'un igarapezinho, seulement séparés du Buut-u par une bananeraie d'ailleurs inondée à la saison des pluies.

Les Xarobi-theri sont franchement des "Dire-theri", des gens de la montagne, comme les nomment ceux de Parimi-u. Loins de toute rivière importante, sur l'interfluve séparant les sources du Buut-u et du Hokomai-u (ig. Pateba), leurs deux yano, flanqués d'une petite annexe, sont perchés sur l'une de ces innombrables collines qui moutonnent à l'infini. Un chemin direct qu'ils parcourent en trois ou quatre jours de marche les relie aux Parimi-theri tandis qu'un autre les amène en une demi-journée chez les Buut-u-theri de l'amont. Ils sont également alliés à diverses communautés de la région des Surucucus dont les Botomata-theri, situés à deux jours de marche de chez eux. Leur localisation, leur accent et leurs alliances font qu'ils appartiennent autant à la région des Surucucus qu'à celle de Parimi-u. Néanmoins, en cas de maladie, ils ne vont pas au Posto Indígena ou à l'hôpital des Surucucus - pourtant plus proches et situés dans une région habitée dans le passé par certains d'entre eux - parce que le chemin traverse des terres ennemies. Ils préfèrent se rendre à la mission de Parimi-u.

D'après les Yekuana d'Olomai et d'Auaris, il n'existait pas, en janvier 1982, d'autres yano sur les rives du Parimi-u, des bouches de l'Auaris à l'île de Maracá. En revanche, deux communautés - avec lesquelles ils entretenaient de bonnes relations - s'étaient installées depuis peu dans le Bas-Auaris : Nosampora, à deux jours de canot en aval d'Olomai, au pied d'une grande cachoeira, et Saguri-theri à une trentaine de kilomètres en amont de l'embouchure de l'Auaris. Ces deux yano ne sont pas indiqués sur la carte de la Funai de 1981 ni dans le Relatório 82. Ceux de Nosampora ont construit une piste d'atterrissage pour attirer la MEVA, sporadiquement présente à Olomai, et contact a été pris avec le missionnaire Donald Borgmann. En janvier 1982, ces Indiens n'avaient pas été vaccinés.

Finalement, aucune information valable n'a pu être obtenue sur la population de l'Arakastona-u, du Cuadu-u et d'autres affluents du Parimi-u, habités dans un passé récent par des Yanomami.

II. NOMES E LINGUA

Ils se reconnaissent comme étant des Yanomam, terme qui signifie personne humaine. Leur langue - que chaque communauté parle avec un accent différent - est également le yanomam. Aucun ne parle le portugais que ce soit à Parimi-u, Buut-u ou Xarobi.

Ils sont entrés dans nos écrits sous le nom de Waica ou Guaica, nom qu'aucun Yanomami n'admet porter puisqu'il désigne l'ennemi, l'Indien brabo. Les Yekuana - qui ont souvent été les guides et les informateurs des expéditions non indiennes dans la région - les appelaient ainsi à l'instar des Xiriana, Yanam pour lesquels l'autodénomination "Xirianpuk ou Xirixanpuk" signifie, à l'opposé, "gente boa, mansa" (Migliazza, 1964). En outre, dans les années 1950, des explorateurs leur ont attribué les noms de Guadema, Wadema ou Warema.

Aujourd'hui, pour les Sanumá du Haut-Auaris, ils sont des Xamathari tandis qu'inversément, les Parimi-theri considèrent leurs ennemis de l'amont du Parimi-u, de l'Arakastona-u, du Parima et de l'Auaris aussi comme des Xamathari ou encore comme des Parahuri. C'est dire que les termes Waica, Xamathari et Parahuri ne sont pas - dans cette région du Brésil tout au moins - des auto-dénominations mais plutôt des appellations conférées par des Yanomami à d'autres Yanomami ennemis ou craints; appellations vagues, dépendant de la localisation de celui qui l'emploie et qui indiquent autant une direction qu'une communauté en particulier (Smole, 1976).

Localement, les habitants de Parimi-u reconnaissent parmi eux deux communautés, les Parimi-theri à l'amont et les Tăakai-theri à l'aval. Les premiers - c'est-à-dire les habitants traditionnels du Parimi-u - ne se considèrent plus comme des Parimi-theri "yai", authentiques, à l'exception de la plus vieille des femmes puisqu'ils sont les descendants de deux femmes parimi-theri et d'un homme tăakai-theri appelé au début des années 30 pour repeupler la communauté ravagée par plusieurs épidémies.

Les seconds sont arrivés sur le Parimi-u en 1963, venus du Yawari-u - l'une des sources de la rive gauche du rio Mucajai - où ils avaient été attaqués par les Maraxi-theri. Tăakai est le nom de la montagne où le Yawari-u prend naissance. Ils s'autodénoient également Arahai-theri tandis que les Maitha les appellent Waica et les Parimi-theri Yawarip.

Les Buut-u-theri et les Xarobi-theri sont désignés par le terme Maitha par les Parimi-theri, du nom d'une cachoeira près de laquelle était situé leur ancien yano; les habitants du Parimi-u appellent encore les Xarobi-theri Dire-theri - ceux qui vivent en montagne, que l'on atteint en grimpant des pentes raides - ou Maracana. Cette dernière désignation vient d'un mot tupi passé dans la langue yanomam et signifiant "perroquet periquito"; elle n'a probablement rien à voir avec les Indiens Maracana, aujourd'hui disparus, ayant dominé le rio Uraricaá au siècle passé puis hanté la rive droite du Parimi-u au début du 20ème siècle.

III. HISTÓRICO DO CONTATO

Les quelques données historiques concernant le peuplement du bassin du Parimi-u ont été recueillies auprès d'Indiens presque toujours non Yanomami par les rares explorateurs ayant réussi à s'avancer en direction de l'interfluve Orénoque-Amazone par les affluents du rio Branco. Informations fragmentaires, certes, témoignages néanmoins de l'ancienneté de l'occupation de la moitié occidentale et septentrionale du bassin du rio Branco par les Yanam, Yanomam et Sanumá appelés alors "Waïca, Schiriana ou Krischana et Guaharibo".

Selon Koch-Grünberg (1922) et Zerries (1964), les premières d'entre elles qui soient fiables proviennent de la Commission portugaise des frontières de 1787. Son chef, Lobo d'Almada, avait pour mission d'explorer l'extrême nord - pratiquement inconnu des Portugais - de la Capitainerie du Rio Branco que les Castellans fréquentaient déjà, grâce à la facilité de passage par le Haut-Paraua et le Haut-Uraricaá. Il devait aussi donner suite aux traités de 1750 et 1777 fixant la frontière avec l'Espagne à la ligne de partage des eaux Orénoque-Amazone. Parcourant le rio Branco et ses nombreux affluents, il constate que des "Oaycas" vivent entre les sources des rios Parime ou Marua (à ne pas confondre avec le rio Parima, principal tributaire du Parimi-u) et Majary (Amajari), c'est-à-dire le long de la Serra Pacaraima, à l'est de l'Uraricaá. Ces "Oaycas" entretiennent de bonnes relations avec les Espagnols (Coudreau, 1887).

Lors de sa remontée du Parimi-u et de l'Arakastona-u (rio Aracaçá) en 1838-39, Schomburgk (1841) apprend que les "Kirischanas" vivent sur le cours supérieur de l'igarapé Uruwé dont les bouches sont situées en amont de l'île de Maracá et les sources dans la Serra Tocobiren, à quelques kilomètres de celles du Paraua. L' "Uruwé", aujourd'hui Puruê, se dit Piri-wii-u en yanomam et "piri" signifie habiter, "wii" le lieu où et "u" rio. Il se jette dans le Parimi-u, à mi-chemin entre l'embouchure du Buut-u et l'île de Maracá. En outre, les "Schiriana" de l'Uraricaá affirmèrent à Schomburgk avoir vécu précédemment à proximité du Piri-wii-u, sur la rive droite du Parimi-u, face à l'île de Kamauantade qui pourrait bien être celle à l'embouchure du Hokomai-u (igarapé Pateba) ou Iurua.

L'explorateur allemand affirme en outre que l'habitat central des "Kirischanas" est la Serra Parima. Plus à l'ouest, il qualifie le Wai-ina (=Wainya) ou Uagna de Vinci (1954), un affluent du Merevari, de "repère d'Indiens sauvages". Ceux-ci s'avèreront semblables aux deux "Waïca" rencontrés parmi un groupe de "Schiriana" 73 ans plus tard par Koch-Grünberg (1922 et 1923) à Motomotó et dont

ce dernier entend dire qu'ils étaient nombreux sur l'autre rive du Parimi-u, dans les Monts Marutani (Urutanin) et qu'ils fréquentaient aussi la forêt au sud du Parimi-u et de la Serra Parima.

Martius (1867) situe également des "Oiaca, Uaica" dans l'Uraricoera (Parimi-u) tandis que la Comissão Demarcadora de Limites de 1882, qui parcourt le Parimi-u jusqu'à l'Uraricaá et remonte ce dernier rio, apprend, à ses sources, que les "Uaycas, Uaicas, Guaycas" habitent le côté nord, donc vénézuélien de la ligne du partage des eaux. Quant à l'habitat principal des "Schiriana" et "Waica" de Motomotó - selon Koch-Grünberg et Polydoro Corrêo da Inspeção de Fronteiras (1927) - il serait les sources du Carucuri (Curucuri) qui débouche de la Serra Uafaranda dans le Parimi-u, en aval des l'Arakastona-u.

Motomotó, en yanomam, c'est Pot-pot-mapii-u et aujourd'hui encore, il est très probable que le cours supérieur du Parimi-u, là où il reçoit les eaux du Parima, de l'Auaris et de l'Arakastona-u soit un "carrefour" où circulent Sanumá, Yanam, Yanomam, Yanomami et Yekuana.

Ce qui fait dire à Koch-Grünberg à propos des "Schiriana" et des "Waica" :

"Dispersés en petits groupes souvent ennemis entre eux, ils vivent profondément dans l'intérieur, aux environs des affluents des deux rives de l'Uraricoera, sur le versant sud des hautes montagnes de la Serra Marutani, elle-même sur la rive nord du rio, et aux sources de son important affluent de la rive gauche, l'Uraricapara (Uraricaá), à l'embouchure duquel une bande d'entre eux me rendit visite (en décembre 1911)." (Koch-Grünberg, 1913).

Tout semble donc indiquer que les Yanomami n'hésitent pas à descendre de leurs montagnes (Parima ou Urutanin) soit pour visiter des communautés établies sur l'autre chaîne, soit simplement pour habiter, parcourir et utiliser les ressources d'une vallée beaucoup plus giboyeuse et poissonneuse que leur habitat central. Ceci n'est pas sans rappeler ce que Luigi Cocco (1975) dit du "Pais de los Cacaguales" du 18^{ème} siècle situé de l'autre côté de la Serra Parima et délimité par l'Orénoque, le Mavaca et le Siapa :

"Du nord de l'Orénoque à peine né, au moyen de ponts qu'ils fabriquaient eux-mêmes, ces Indiens (les Yanomami) passaient au sud pour collecter non seulement le cacao mais beaucoup d'autres fruits, racines, graines et bourgeons"

Ce faisant, les Yanomami rencontrent - pacifiquement ou non - d'autres peuples indiens, les Macú et les Yekuana qui, venant de l'Auaris, parcourent le rio dans le sens longitudinal alors que les Yanomami le traversent. Cette fonction

* Traductions de P. Birraux- Ziegler

de "carrefour" du Haut-Parimi-u apparaît clairement lors de l'expédition de Hamilton Rice en 1925. Si le regatão brésilien Cyro Dantas ne voit à Tokoxim pora (cachoeira Cajuma) trois ans auparavant qu'une maloca yekuana, tant il est pressé de quitter ces parages inquiétants, le géographe américain et son équipe rencontreront deux maloca macú, 1 maloca yekuana et 1 yano yanomami.

Ces contacts avec des peuples qui vont commercer au loin expliquent que les Yanomami rencontrés n'apparaissent pas en bonne santé. Des 51 personnes recensées par Rice sur le Ala-u (igarapé Linepenome), seul un visiteur venant de la rive droite du Parimi-u semble en bonne forme. Impression déjà relevée par Koch-Grünberg lorsqu'il contacte les Yanomami de Pot-pot-mapii-u. Impression corroborée par la tradition orale des Parimi-theri qui relate qu'à cette époque - alors que la vieille mère de plusieurs habitants actuels de Parimi-u vivait sur le Ala-u et y devenait jeune fille-- les Ala-u-theri furent victimes d'épidémies "causées par des pajés".

L'équipe de Rice rencontre un autre yano habité près de la cachoeira qu'ils baptisent à cette occasion "Shiriana" sur le Parima, non loin des Surucucus, qui serait relié à celui des Ala-u-theri par un chemin. En fait, de l'igarapé Arkat-kea-keamu-u (igarapé Cuegni) au yano du Parima, nombreux sont les signes concrets de présence indienne : tapiris abandonnés, chemins, ponts, ces derniers typiquement yanomami. Or, toute cette région est fréquentée par les Parimi-theri de 1920 à 1933 environ qui vivront durant cette période sur quatre affluents différents du Haut-Parimi-u, constamment obligés de déménager à cause d'épidémies provoquées, disent-ils, par magie.

Certaines seront en fait dues à l'expédition Rice elle-même et les Yanomami comme les autres Indiens le savent très bien. Lorsque l'équipe du Capitão Polidoro Corrêo de la Inspeção de Fronteiras - la première expédition brésilienne officielle à s'aventurer si loin - suit ses traces deux ans plus tard, les Yanomami fuient à son arrivée à Tokoxim pora. Les Yekuana se sont retirés sur le cours de l'Arakastona-u, tous malades, l'un deux étant même trouvé mort. Chez les Macú du Curicuri, la maladie est aussi là :

"Os índios da região acreditam que os civilizados são portadores de molestias porque muitos morreram após a passagem da expedição Rice. Foi este o motivo pelo qual a turma não encontrou na margem do Uraricoera os Xiriana que até pensaram em deter a sua marcha, convidando-os (os Yekuana) para tal fim, e seguindo depois para a serra Parima afim de fazer identico convite aos guaraiivos seus aliados" (Renato Barboza Rode, 1927).

Si les Yekuana et les Macú acceptent de conduire les expéditionnaires, les Yanomami, eux, ne se montrent pas :

"Na descida, encontramos uma ubá tripulada por dois índios xiriana, que ao nos avistar abandonaram a ubá e penetraram na matta a dentro como duas antas bravias" (S.V. Tourinho Bittencourt, 1927).

Afin de porter secours "as populações abandonadas", ce même Tourinho Bittencourt, médecin de la Inspeção de Fronteiras, reprend la proposition - toujours d'actualité - d'un autre médecin de créer des postes de santé itinérants qui rayonneraient à partir d'une base fixe.

La même année, faisant également partie de la même expédition, une équipe remonte l'Uraricaá. Elle comprend le lieutenant Joaquim Vincent Rondon qui affirme que les seuls habitants de ce rio sont les Yanomami, auparavant en guerre contre les Macú et les "Jaricuna" (Arutani? Awake? Arekuna? Maracana?) mais vivant depuis longtemps en paix avec eux. Il note également deux yano sur le Erico et apprend que d'autres existent sur le Coimin. Yekuana et Yanomami rencontrés souffrent d'une grippe contractée lors d'une visite commerciale à l'île de Maracá auprès de colons et nombreuses sont les victimes. S'il n'y a ni cas de paludisme ni mauvaises dents, la vermine est importante. Leurs rares contacts avec de non Indiens, ils les ont surtout avec ceux de S. Vicente au Venezuela, qu'ils rejoignent plus facilement que S. Rosa par un chemin de 60 km jusqu'au Paraua puis en descendant le rio pendant deux jours. Les chemins entre les yano du Uraricaá, Erico et Coimin sont nombreux.

Toujours à la recherche des sources de l'Orénoque - elles ne seront découvertes qu'en 1951 - la Comissão Mixta Brasileira-Venezuelana Demarcadora de Limites, survole le territoire yanomami en 1939 accompagnée de l'explorateur vénézuélien Felix Cardona qui l'a parcouru 9 ans auparavant du Paraua au Ventuari sans toutefois passer par le Parimi-u ou ses affluents. De nombreux chemins sont discernés des airs, parmi lesquels celui tracé par les Yanomami des sources de l'Auaris à celles de l'Orénoque ou du Siapa et que segue o dorso da divisória Orinoco-Amazonas. De même qu'un autre reliant les sources du Traira et de l'Uraricaá permettant ainsi de se rendre à Maracá sans passer par les périlleux obstacles du Furo de S. Rosa.

En 1944, un autre survol constate l'existence d'habitations indiennes dans le mi-Auaris, l'Arakastona-u et le Parimi-u, en aval du précédent rio. Peut-être cette dernière appartient-elle à ces "Samatares" qui, 10 ans plus tard, dépouillent l'équipe d'Alfonso Vinci de tous ses biens. Partie de l'Uagna, cet

affluent du Merevari dont les sources sont proches de celles de l'Arakastona-u, les explorateurs rencontrent toute la communauté sur l'interfluve Caura-Parimi-u sans doute en "henimu" (déplacement saisonnier) et il faudra marcher plusieurs jours en direction du sud pour se rendre à leur yano situé sur le Parimi-u, à l'embouchure du Cuadu-u. Vinci rapporte qu'il y a des cas de tuberculose et qu'un fort catarrhe sévit également dans la région.

Moins de quatre ans auparavant, en 1950, une expédition française dont faisait partie Alain Gheerbrandt était également venue de l'Uagna et avait descendu le Cuadu-u puis le Parimi-u jusqu'à Maracá, accompagnée de trois Yekuana et d'un Sanumá. A la hauteur d'une impressionnante cachoeira située entre la mission de Waica (fondée peu après) et l'embouchure du Buut-u, ils découvrent un habitat de "Guadema" avec lesquels les Yekuana sont exceptionnellement en bons termes. En guerre contre les Kaserapai (Yanam), ces Yanomami consentent néanmoins à accompagner le groupe qui, le lendemain, longe le territoire de leurs ennemis. Ceux-ci, identifiés par leurs cris, sont mis en fuite.

Les Parimi-theri se souviennent que deux des leurs ont, à cette époque, accompagné les "Nabe" (Yekuana) et les "Kraiowa" (non Indiens) à Boa Vista et qu'à leur retour l'un deux mourut subitement près de Hokomai-u. Ils se rappellent également de leurs ennemis Kaserapai qui habitent actuellement à proximité de la mission du Mucajai.

A la fin des années 30, les Parimi-theri avaient vécu avec les Yekuana puis s'en étaient séparés car ceux-ci se rendaient souvent à Boa Vista et en ramenaient la grippe, causant la mort de plusieurs Yanomami. Il est probable que l'animosité des Kaserapai à l'égard des "Nabe", "Kraiowa" de passage et des Yanomami ayant des contacts avec les précédents ait eu la même origine. Les Parimi-theri traversèrent alors le Parimi-u et construisirent leur yano sur l'igarapé qui débouche en face de Nabe-keop-u (le rio où les "Nabe" ont chaviré) et qu'ils nomment Hokolas-kateup-u ("hokolas": tipo de palmeira; "kateup" : fouiller dans l'eau avec les pieds pour trouver des fruits). C'est non loin de là, en amont, à ãhiã-lox (Waica) que des missionnaires évangélistes nord-américains prendront contact avec eux pour la première fois en 1957.

IV. POPULAÇÃO E "HABITAT"

a) Population de la région du Parimi-u et du Buut-u en 1982*

	<u>Xarobi</u>	<u>Buut-u</u>		<u>Parimi-u</u>	
		aval	amont	Par.	Tãa.
Hommes adultes	32	10	8	16	9
Femmes adultes	19	6	5	22	8
Enfants masculins	17	2	2	21	7
Enfants féminins	14	7	8	15	7
Total	82	25	23	74	31
		48		105	

b) Evolution de la population parimi-theri et tãakai-theri: 1977-1982**

Conforme os missionarios, a chegada deles em dezembro de 1976, tinha 89 Parimi-theri e Tãakai-theri. 6 foram morar em outras aldeias yanomami. 3 vieram de outras aldeias.

1977	3 nascimentos	3 obitos
1978	8 "	3 "
1979	7 "	3 "
1980	6 "	2 "
1981	7 "	2 "
1982	3 "	2 "
Total	34 "	15 "

89+34 nascimentos + 3 vindos de outra aldeia yanomami = 126

15 falecidos + 6 mudanças para outras aldeias yanomami = 21

Total 105

* Les recensements ont eu lieu en mars 1982 à Xarobi, en avril 1982 à Buut-u et en mai 1982 les fiches individuelles tenues à jour par les missionnaires ont été consultées.

** Source : Edith Moreira, MEVA, mai 1982.

c) Les communautés

Perchées et agglutinées au sommet d'une colline, les trois habitations de Xarobi se partagent le peu de terrain plat disponible. Le plus grand des yano comprend 16 feux ou 54 personnes et le second, plus petit, 9 foyers ou 28 personnes. L'annexe, de taille réduite, n'est utilisée que temporairement par des visiteurs. Au total, 82 personnes. Un Xarobi-theri d'une vingtaine d'années vit de manière quasi-permanente depuis trois ans à Parimi-u et est donc inclus dans le recensement de la mission.

Plusieurs indices montrent que les Xarobi-theri ne vivent à cet endroit que depuis deux ou trois ans : la première roça date probablement de la saison sèche (octobre à avril) 1979-1980; à proximité, aucune zone de forêt n'a été autant utilisée qu'à Parimi-u et il n'y a pas non plus de repousse secondaire importante; finalement, à mi-chemin entre les Xarobi-theri et les Buut-u-theri de l'amont, une vieille maison, écroulée, témoignait, en mars 1982, de l'ancien habitat de la communauté

Les deux groupes Buut-u-theri sont généralement rassemblés dans leurs deux yano de l'amont, les Buut-u-theri I se rendant dans leur habitation de l'aval essentiellement pour y célébrer leurs fêtes. Le vieux yano de Buut-u I abrite 25 personnes ou 10 feux. Le yano neuf de Buut-u II comprend 23 personnes ou 9 foyers. Il y a donc 48 habitants plus un vieil homme et sa fille mariée vivant à Parimi-u et recensés là.

En juillet 1981, cette communauté a été l'une des principales victimes de l'épidémie de sarampo qui causa la mort de 13 d'entre eux soit 1/5 de la population (voir chapitre 6).

Les Parimi-theri et les Tãakai-theri vivent à Parimi-u depuis le retour de la MEVA en 1977. Un premier contact avait en effet été réalisé en 1959 à Ãhiã lox (Waica) où les missionnaires étaient restés jusqu'en 1964 puis avaient dû s'en aller, les Indiens ayant tous déménagé en aval sous la pression des "Parahuri" probablement venus de l'Arakastona-u, du Bas-Auaris ou du Haut-Parimi-u (Tokoxim pora). Des contacts intermittents avaient toutefois été maintenus. Durement touchés par la malaria et la tuberculose et cherchant assistance, les deux communautés se sont établies en 1975 à Mãri-yaup-u, l'affluent de la rive gauche du Parimi-u en amont de l'actuel poste. Elles ont commencé à construire une piste d'atterrissage et, selon Sandra Cue*, ont invité ainsi

* Communication orale de Sandra Cue qui a vécu 24 ans chez les Yanomami en tant que missionnaire-linguiste de la MEVA : à Waica de 1958 à 64, à Surucucus de 1966 à 76 et à Parimi-u de 1977 à 83; elle est décédée en décembre 1982.

les missionnaires à résider parmi eux afin d'obtenir soins médicaux et objets manufacturés ainsi que pour apprendre les "histoires de Jésus", la lecture et l'écriture. D'après Edith Moreira*, les cas de tuberculose étaient dûs aux relations que les Parimi-theri et Tãakai-theri entretenaient avec les Yanam du Uraricaá, eux-mêmes en contact avec des garimpeiros. Les deux communautés ont définitivement déménagé à Parimi-u avec l'arrivée des missionnaires et la mort de l'un de leurs plus importants "pata" (meneur).

Parimi-theri et Tãakai-theri vivent d'abord dans un seul yano à environ 15 minutes de marche de l'emplacement actuel de la mission, proche des collines et éloigné du Parimi-u, l'approvisionnement en eau étant assuré par un igarapezinho. Ils défrichent d'abord la colline la plus proche pour y établir leurs plantations et retournent souvent dans leurs anciens jardins situés en amont de Parimi-u.

Afin de construire la piste d'atterrissage, les Indiens déménagent ensuite près du chantier et construisent de petites maisons rectangulaires, imitant celles des missionnaires. Un noyau de Tãakai-theri toutefois continue à vivre dans un yano circulaire, également près de la piste. En 1978, les Yanomami suivent l'installation définitive des missionnaires à l'emplacement actuel et y bâtissent à nouveau de petites maisons rectangulaires. Le site a été choisi par la MEVA à cause des pierres qui s'avancent dans le rio, rendant son accès plus aisé. Le poste est à environ 50 mètres du Parimi-u.

C'est l'année suivante que la division entre Tãakai-theri et Parimi-theri devient manifeste au niveau de l'habitat : les premiers s'éloignent et construisent une grande maison circulaire à l'autre bout de la piste d'atterrissage, à environ 20 minutes à pied du poste et n'y reviennent que lorsqu'ils sont malades. De leur côté, les Parimi-theri érigent un grand et un petit yano ainsi que diverses maisons rectangulaires.

En 1981, les Tãakai-theri construisent un nouveau grand yano et en 1982, c'est au tour des Parimi-theri. En juin, il y avait 31 Tãakai-theri ou 8 foyers dans le yano de l'aval, 35 Parimi-theri ou 10 foyers dans celui de l'amont ainsi que - entre les deux et proches de la mission - trois maisons rectangulaires de 5 (1 feu), 10 (2 feux) et 14 Parimi-theri (5 feux) et finalement, deux petites maisons rondes avec 4 (2 foyers) et 6 (2 foyers) Parimi-theri.

Les maisons rectangulaires dispensent moins d'espace à leurs occupants que le yano traditionnel, la promiscuité y est plus grande et la saleté aussi. Il n'y a

* Communication orale de Edith Moreira, MEVA, ayant séjourné 15 ans chez les Yanomami: de 1967 à 1977 à Surucucus et de 1977 à 1982 à Parimi-u.

plus de place centrale pour les fêtes et c'est la principale raison qui pousse les habitants de Parimi-u à construire de nouveaux yano traditionnels. Finalement, les petites maisons ne comportent pas toutes un "pata" (meneur) qui transmet la tradition orale et entraîne la communauté à des actions collectives. Lorsque l'on compare Xarobi à Parimi-u, il apparaît clairement que la première communauté est plus cohérente, plus sociable et moins passive que la seconde.

Dans la région du Parimi-u et du Buut-u, le yano est une construction conique dont le toit est entièrement fermé à part une petite ouverture au sommet pour la fumée et une ou deux fenêtres dans la toiture. La charpente est faite de troncs noués les uns aux autres par des lianes tendues entre les troncs de la structure. Des planches tapissent la paroi extérieure et sont recouvertes elles aussi de "bau hanak" (folhas de ubim). Les foyers familiaux sont disposés tout autour de la place centrale laissée libre, où les enfants jouent parfois et où ont lieu certaines cérémonies. Autour de chaque feu, disposés en triangle ou en rectangle, les hamacs sont suspendus aux troncs de l'armature ou à d'autres plantés en terre à cet effet. A proximité, les quelques ustensiles indispensables : paniers, arcs, flèches et carquois,alebasses, casseroles, plaques pour beijú, facão et divers couteaux. Suspendus, le tabac, des fétiches de plumes, des ossements, des paniers avec de la viande boucanée. Bien en évidence : plusieurs régimes de bananes. Aucune paroi ne sépare les compartiments : ce sont les règles de bienséance qui garantissent l'intimité du foyer et son espace n'est jamais franchi par un adulte sans qu'il y soit invité.

Le yano - dont les hommes de chaque famille nucléaire construit la partie qui abritera les siens - constitue l'un des artefacts les plus élaborés de la culture yanomami. Il réunit toute la communauté et intègre non seulement les activités quotidiennes et domestiques mais aussi chamanistiques, cérémonielles et festives. C'est là, qu'à l'aube, lorsque chacun est encore dans son hamac, que les "pata" tentent d'entraîner les autres dans une activité collective ou disent : mythes et récits, les "patapèx wãri wii thêe" (quand les anciens devinrent animaux) et les "xapuri thêe" (les histoires de chamanes). Vaste, harmonieux et sécurisant, l'espace du yano est l'abri de toute la communauté et le lieu où se transmettent savoirs et normes indispensables à sa survie matérielle et spirituelle. La modification de cet habitat peut donc provoquer des ruptures dans la transmission des valeurs et destabiliser la personnalité des groupes comme des individus.

V. ASSISTANCE

Parimi-u est le domaine de la MEVA (Missão Evangélica da Amazônia), présente également à Mucajaí, Auaris et Olomai, et financée par les fidèles de diverses Eglises évangéliques nord-américaines, brésiliennes et européennes. Deux à cinq missionnaires vivent quasiment toute l'année à Parimi-u (sauf pendant trois semaines pendant lesquelles le poste est fermé).

Les six maisons du poste se situent dans une aire complètement défrichée et ensemencée de gazon, contrastant avec les habitations yanomami, toujours entourées de champs de cucurbitacées, de roças ou de forêt. Ces installations - construites avec l'aide des Indiens - sont constituées de trois résidences, d'un bâtiment servant simultanément d'école et d'église et d'un autre partagé entre l'infirmierie et le dépôt pour la vente d'objets manufacturés. Il y a encore une petite maison pour le moteur de luz et une grande piste d'atterrissage avec un abri pour le combustible. Toutes ces bâtisses sont rectangulaires, avec des murs en bois et des toits de tôle.

Le poste est desservi par les "Asas de Socorro", compagnie aérienne missionnaire utilisée exclusivement par la MEVA et le personnel des Novas Tribos de Toototobi. Lors de visites occasionnelles, la FUNAI et des officiels brésiliens sont également transportés par les "Asas de Socorro".

Les principales activités de la MEVA consistent en la traduction de la Bible, o atendimento medical, l'alphabétisation, l'évangélisation, la vente de produits manufacturés, les réunions hebdomadaires avec les "pata" ("patamu") et des leçons de couture pour les femmes.

La traduction de la Bible en langue yanomam a été notamment mise en oeuvre par Sandra Cue, linguiste mais n'est pas terminée. Tous les missionnaires parlent la langue des Indiens et son apprentissage a donné lieu à l'élaboration d'une méthode permettant d'apprendre une série de phrases relatives à la vie quotidienne du poste.

Chaque dimanche, un culte est organisé et suivi par tous ceux qui le désirent. Des activités spéciales sont entreprises également le dimanche après-midi à destination des enfants. Pour l'instant, l'impact direct de la MEVA dans le domaine religieux

gieux semble réduit; en fait, il se manifeste beaucoup plus dans l'habitat (cf. chapitre 4) et l'échange par l'introduction de l'argent et des objets manufacturés ainsi que dans la hausse démographique (cf. chap.4).

Les Parimi-theri et les Tãakai-theri peuvent gagner de l'argent en travaillant pour les missionnaires (entretien des installations essentiellement) et en leur vendant de la nourriture, viande, poisson, tubercules et fruits. Ils en reçoivent aussi de la FUNAI qui commercialise leur artisanat transporté par les "Asas de Socorro". En échange, ils peuvent se procurer au poste des facão, des couteaux, des fils à pêche et des hameçons, des vêtements et du tissu; des marmites, des perles, des allumettes, des lampes de poche et des piles etc. Aucun aliment n'est vendu. Aucune arme à feu ni munition n'est plus fournie comme ce fut le cas au début de la mission de Waica; les Yanomami les ayant utilisées pour régler leurs conflits et des morts en étant résultés, les missionnaires ont dû cesser de leur en procurer.

Les leçons d'alphabétisation et d'arithmétique sont données, en principe, le matin, du lundi au samedi et essentiellement destinées aux enfants (de 6 à 11 ans) et aux jeunes adultes (de 11 à 25 ans). Deux missionnaires en sont responsables. Aucun Yanomami n'est moniteur ou auxiliaire. La continuité du fonctionnement est très variable, selon la disponibilité des participants dont le nombre peut aller jusqu'à 30. L'enseignement - dispensé dans l'école munie de bancs et d'un tableau noir - est monolingue yanomami mais le projet existe d'introduire le portugais.

Les quelques informations concernant les "patamu" indiquent qu'on y parle notamment des travaux à effectuer à la mission (réparation de bâtiments etc.), de la préparation de fêtes telle celle de Pâques organisée en 1982 avec mise en commun de nourriture, de projets collectifs comme la construction d'une casa de farinha. L'initiative de ces propositions revient aux missionnaires comme celle des réunions qui ont lieu le soir.

Les leçons de couture sont données aux femmes qui apprennent notamment à utiliser la machine à coudre du poste pour confectionner des vêtements.

Au plan sanitaire, les Parimi-theri ont connu des épidémies d'origine exogène bien avant d'entretenir des contacts directs avec de non Indiens. Dans les années 30 déjà, ils appelèrent un Tãakai-theri - le père de cinq "pata" actuels - pour étoffer la communauté décimée par les épidémies (cf. chap. 3). En 1959, au moins deux décès sont causés par une épidémie de sarampo probablement due à un garimpeiro venu du Vénézuéla. En 1964 et 66, la grippe provoque trois décès. La tuberculose est endémique au moins dès 1965 et 12 cas nouveaux ont été diagnostiqués de 1979 à 1981

(CCPY, 1982). D'après Edith Moreira (communication orale, 1982), les cas de tuberculose sont aujourd'hui sous contrôle mais ce fut difficile, plusieurs diagnostics réalisés à la mission ayant été contestés à tort par l'hôpital de Boa Vista. En 1981, une épidémie de sarampo éclate à Parimi-u et se propage entre autres endroits à Buutu (cf. chap. 6). En 1982, une dysenterie bactérienne nommée shighella atteint au moins 53 Parimi-theri et Tãakai-theri (soit le 50% de la population) et tue deux bébés de 10 et 15 mois environ. Une équipe de la FUNAI de trois personnes vient poser six perfusions de sérum intra-veineux à des nourrissons et emmène à Boa Vista une femme en train d'avorter*. Trois infirmières d'autres postes de la MEVA doivent apporter leur concours. Sans l'intervention énergique des missionnaires, les Xarobitheri et les Buutu-theri, en visite, auraient facilement pu propager la dysenterie en direction des Surucucus.

Aujourd'hui, les maladies les plus fréquentes sont la malaria et la grippe auxquelles s'ajoutent les diarrhées des enfants. La verminose est importante malgré un traitement régulier tandis que l'onchocercose est absente en dépit de la grande quantité de piétons. Il n'y a plus de cause spécifique de décès.

Décès à Parimi-u de 1977 à 1982

<u>Date</u>	<u>Nombre</u>	<u>Causes</u>
1977	3	1 mulher de tuberculose 1 mulher de velhice 1 mulher de malaria
1978	3	1 nenê de infanticídio 1 nenê de pneumonia 1 nenê que viveu só 10 dias
1979	3	2 recém-nascidos 1 nenê de 10 mēses de pneumonia ?
1980	2	1 nenê de infanticídio 1 recém-nascido
1981	2	1 mulher de velhice 1 nenê de 5 mēses nascido com deficiências
1982 (junho)	2	2 nenê de shighella

* A son retour, celle-ci apporte la grippe à Parimi-u, maladie qui n'aura toutefois pas de conséquences graves.

Sous l'influence des missionnaires, l'infanticide semble en régression. Celui-ci est pratiqué juste après la naissance, lorsque l'enfant n'est pas encore considéré comme un être social. Les raisons en sont, selon Sandra Cue (information orale, 1982) : o nenê têm vício de conformação ou é pequeno de mais; o pai não é o esposo da mãe; o nenê têm sexo que não é desejado, seja homem ou mulher; a mãe não quer o nenê (por exemplo porque já têm nenê amamentando); a mãe é jovem de mais para cuidar do nenê; o filho mais novo da mãe é muito doente. No primeiro caso, o infanticídio é quasi certo; nos outros depende da vontade dos pais.

Cette pratique doit être comprise en fonction de l'éducation dispensée aux enfants. Lorsqu'ils sont en bas-âge, ils reçoivent des soins intensifs de leur mère qui ne s'en sépare pratiquement jamais et les allaite pendant trois ou quatre ans. Les Yanomami considèrent qu'un enfant qui ne reçoit pas autant d'attention peut devenir frustré et sont très exigeants à l'égard des mères et aux soins qu'elles doivent donner aux bébés. Dans ces conditions - et étant donné les autres travaux impartis aux femmes - il leur est difficile d'en élever plusieurs à la fois.

La grande majorité des enfants naissent sans qu'il y ait de complication à l'accouchement. Celui-ci a lieu en forêt ou proche de la maison s'il fait nuit et la mère peut être seule ou assistée de sa propre mère ou d'une proche parente. Parfois, les habitants de Parimi-u appellent les missionnaires. Pendant l'allaitement, il y a peu ou pas de relations sexuelles entre les parents ce qui constitue une forme de contrôle des naissances.

Une missionnaire - formée surtout par la pratique*-- attende aos índios cada dia et a la possibilité, en cas de difficulté, de communiquer, par radio avec l'équipe médicale de la FUNAI à Boa Vista. Celle-ci se déplace parfois pour réaliser des analyses ou dispenser des soins spécialisés mais ne reste pas longtemps. Ses rapports avec les Indiens restent superficiels puisque aucun de ses membres ne parle le yanomam et ils doivent recourir aux traductions des missionnaires. En cas de nécessité, l'infirmière de la mission peut aussi compter sur l'aide de professionnelles venant d'autres postes de la MEVA.

L'infirmerie est bien pourvue en remèdes, la plupart étant fournis par le CEME. Certaines spécialités sont en outre achetées par les missionnaires. Il existe des fiches médicales individuelles. Aucun Yanomami ne participe à l'atendimento medical et c'est toujours le personnel de la mission qui administre les médicaments.

* Situation jusqu'en juin 1982, après quoi Edith Moreira et Sandra Cue se sont retirées.

Cobertura vacinal e população Yanomami assistida pela missão evangélica em Parimi-u (Source : CCPY, 1982)

Idade	Anti sarampo	BCG id	Sabin 3 d.	DPT 3 d.	VAV	Anti F.T.	Anti amarilica	POP.
0 a 4 anos	80.00	72.00	84.00	84.00	28.00	-	-	25
5 a 14 anos	100.00	100.00	90.00	90.00	50.00	20.00	25.00	20
15 anos ou +	29.82	87.71	3.50	-	35.08	14.00	3.50	57
TOTAL	55.88	86.27	40.19	38.23	36.27	11.76	2.94	102

Les vaccins ont tous été administrés par la mission, à l'exception du BCG donné par la FUNAI. Date des vaccinations :

Sabin : Entre le 25/9/79 et le 12/12/79 - 3 doses e reforço
 BCG : 16/8/79
 Triplice : Entre le 24/1/79 et le 15/2/80 - 3 doses e reforço
 Sarampo : 1981
 Anti-variolica : 18/9/79

L'eau potable existe en abondance tandis que les Yanomami dispersent leurs excréments à une certaine distance du yano. Les missionnaires ont tenté d'introduire - sans grand succès - des fosses para o tratamento dos excretos. A borrfificação anti-malaria com inseticida é feita duas vezes por ano.

Existem vários xamãs, muitas vezes solicitados, sendo que a maioria das doenças têm causa sobrenaturais pelos Yanomami. O xamã canta, e pula para chamar os seus espiritos ("hekura") auxiliares, esfrega o corpo do doente e tenta de jogar fora a molestia. Termina o tratamento vomitando um objeto - real ou imaginario - representando o mal. O Yanomami usam também plantas medicinais.

Nao têm relação entre o xamã e a enfermeira no sentido que os índios pedem sempre remedios aos missionários e ajuda dos xamãs e cada um cura sem se preocupar do outro. A distinção entre doença de índio e doença de branco é feita.

Les Xarobi-theri et les Buut-u-theri vivent pratiquement isolés entre le P.I. de Surucucus (à environ 3 jours de marche de chez eux) et la mission de Parimi-u. C'est à cette dernière qu'ils s'adressent en cas de maladie grave, des territoires ennemis devant être traversés pour se rendre à Surucucus.

Dans les deux villages, il existe assez d'eau potable, aucun traitement n'est donné aux excréments si ce n'est la dispersion à une certaine distance du yano et aucune borrificação anti-malaria n'est faite. Il n'y a pas de médicaments sur place et ce sont les chamanes qui soignent la plupart des malades, de la même manière que ceux de Parimi-u. L'accouchement, le contrôle des naissances et l'infanticide sont pratiqués comme à Parimi-u.

Dès la fin de l'année 1981, une équipe médicale de la FUNAI a effectué un programme spécial de vaccination en se rendant tous les deux mois à Buut-u et Xarobi. En avril 1982, elle en était à sa troisième visite. Transportée par la FAB, elle était composée du médecin de la 10a Delegacia, de um laborantista, d'um dentista, do sertanista Francisco Bezerra, d'um índio falando yanomam e de quatro militares. O Francisco Bezerra também fala a lingua yanomam. Les vaccins appliqués étaient le Sabin, le Triplice, le BCG et contre le sarampo. Les malades étaient aussi soignés et la réalisation du programme est consignée dans un registre à la Casa do Índio de Boa Vista. Selon le Delegado Dinarte Nobre de *Madeiro*, en juin 1982, 80 Maitha (Buut-u-theri et Xarobi-theri) sur 130 avaient été vaccinés et il avait l'intention d'intensifier le travail de l'équipe volante. A noter le peu de travail pour le dentiste, les dents yanomami étant en excellent état.

Cette prévention est d'autant plus utile que, malgré leur isolement, Xarobi-theri et Buut-u-theri sont exposés aux maladies exogènes notamment lors de leurs voyages à Boas Novas ou Mucajaí et même lors de leurs visites à Parimi-u. Etant donné les distances, plusieurs jours peuvent s'écouler avant que les responsables sanitaires aient connaissance d'épidémies et les conditions de traitement - lorsque les malades sont nombreux et qu'il y a des morts - sont très difficiles.

VI. SITUACÃO DO CONTATO COM A SOCIEDADE ENVOLVENTE

L'histoire récente des Parimi-theri montre qu'ils ont eu des contacts au moins indirects avec la société environnante en tout cas depuis 1920. Que ce soit par l'intermédiaire des Yanam du Paraua ou de l'Uraricaá, des Yekuana voir des Macú aujourd'hui disparus, ces contacts sporadiques se sont toujours soldés, pour les Parimi-theri, par de nombreuses maladies; à tel point que, dans les années 30, la communauté entière est menacée de disparaître et qu'elle doit faire appel à un Tääkai-theri pour être renflouée. Ce dernier fait indique aussi l'ancienneté des relations entre les deux groupes.

Les Tääkai-theri - restés aux sources du Mucajaí et probablement préservés jusque là - se sont déplacés vers 1963 à Áhião lox sur le Parimi-u, chassés par des ennemis et sans doute attirés aussi par la présence de la MEVA. A partir de ce moment, les deux communautés cheminent ensemble, visitant les mêmes alliés de l'Uraricaá et du Mucajaí et contractant les mêmes maladies. C'est parce que la malaria et la tuberculose les frappent durement qu'elles invitent les missionnaires à résider à nouveau parmi eux.

Il n'y a pas d'informations sur d'éventuels - mais peu probables - contacts de Buut-u-theri et de Xarobi-theri avec la société environnante dans le passé. On peut supposer toutefois que certains hommes tout-au-moins ont dû connaître des garimpeiros à Surucucus en 1975-1976 de même que les missionnaires résidant là à cette époque.

Aujourd'hui, les cinq communautés du Parimi-u et du Buut-u se rendent dans la région de Boas Novas pour entretenir leurs alliances et obtenir directement ou indirectement des produits manufacturés des garimpeiros; soit qu'ils les reçoivent dans le cadre d'échanges avec les Yanam soit qu'ils travaillent à la mine. Ainsi, les deux premiers groupes peuvent-ils se procurer ce qu'ils n'obtiennent pas des missionnaires et les autres tout ce qu'ils jugent nécessaire. Mais en même temps, le risque reste grand pour eux de contracter des maladies exogènes souvent fatales pour les trois communautés dépourvues de soins médicaux.

De Parimi-u, les Indiens mettent cinq jours pour joindre Boas Novas en un trajet d'environ 125 km. Ils remontent d'abord le Parimi-u et le Máriaup-u, premier affluent de la rive gauche du rio en amont du poste de mission. Aux sources de cet igarapé, ils laissent leurs canots, traversent à pied les sources du Piri-wii-u (igarapé Puruê), rejoignent celles du Erico où ils reprennent un canot pour le descendre puis remonter le Coimin jusqu'à Boas Novas.

Curieusement, certains Parimi-theri prétendent que Omam (héros créateur) a vécu sur l'Uraricaá et que les Yanam en savent beaucoup plus qu'eux sur lui. La langue originale des Yanomami serait le "Xiriana". Ceci indique-t-il que les Parimi-theri auraient anciennement vécu dans le Paraua (ce que laisse aussi suggérer leur tradition orale) ou ne serait-ce que le reflet d'un statut supérieur attribué à des communautés ayant de plus longs contacts avec les "Kraiowa" ?

Bien que plusieurs Parimi-theri soient mariés à Mucajaí, les visites dans cette région sont moins fréquentes, ce qui est positif étant donné la présence, là-bas des colons du projet Apiaú et de la tuberculose qui les accompagne. Pour s'y rendre, ils descendent le Parimi-u puis remontent, toujours en canot, le Xam-tham-u (igarapé Tacuiquene), continuent à pied jusqu'à un petit affluent du Mucajaí, le Pè-wa-u qui débouche dans le rio à environ 11 km en amont de la mission. Cette descente est à nouveau effectuée en canot. Le trajet a une longueur d'environ 100 km.

De leur côté, Xarobi-theri et Buut-u-theri entretiennent actuellement de bonnes relations avec les Botomata-theri, les Mayeba-theri et les Aykam-theri de la région des Surucucus.

Toutes ces alliances sont temporaires, se modifiant en même temps qu'ont lieu scissions, fusions et migrations. Un fait reste néanmoins intangible : le système socio-politique yanomami impose à chaque communauté d'être alliée à ses voisins, sous peine d'hostilités. Ces alliances doivent être fréquemment entretenues par les échanges, concrétisées par des fêtes. C'est ainsi, par exemple, que les objets acquis à Boas Novas, Mucajaí ou à la mission de Parimi-u circulent dans de nombreuses communautés. On comprend dès lors la facilité avec laquelle se propagent les maladies contre lesquelles ^{les Indiens ne sont pas immunisés,} et, à cet égard, la région des Surucucus et sa forte densité de yano, donc d'alliances, est particulièrement vulnérable.

Notons encore que Parimi-u peut aussi constituer un point d'entrée d'épidémies lorsque des Indiens envoyés à Boa Vista pour y être soignés d'un mal en reviennent avec un autre contracté en ville, comme ce fut le cas à plusieurs reprises.

Quant aux invasions qui menacent les Yanomami du Parimi-u et du Buut-u, elles ont lieu à partir des deux projets de la CODESAIMA (Companhia de Desenvolvimento de Roraima), celui de colonisation Apiaú et le garimpo de Santa Rosa. Ayant ainsi évité le Furo du même nom particulièrement dangereux et barrière naturelle à toute pénétration, les aventuriers peuvent remonter sans grand problème le Parimi-u et ses affluents. Ceci montre que les limites de l'aire interdite sont minimum, que cette mesure est insuffisante et que la présence des projets

de la CODESAIMA est directement responsable de la propagation de maladies mortelles.

La piste d'atterrissage de Waica à une demi-journée en amont de Parimi-u en canot à moteur, construite puis abandonnée par la MEVA, a aussi été utilisée clandestinement par des garimpeiros. Cet accès devrait actuellement être supprimé avec l'établissement, en automne 1981, du poste de vigilance de la FUNAI. Toutefois, matériel et personnel étaient encore déficients pendant le premier semestre de 1982: le poste de radio souvent en panne et l'unique fonctionnaire en charge souvent muté. La piste d'atterrissage ayant été restaurée avec l'aide des Parimitheri, elle peut redevenir un lieu d'accès en cas d'absence du sertanista affecté au contrôle.

A Parimi-u, les missionnaires sont tenus d'annoncer à la FUNAI toute pénétration. Le sachant, les envahisseurs disparaissent dans la forêt avant même que des mesures de retrait aient pu être prises.

L'épidémie de sarampo de 1981 est un exemple de l'extrême vulnérabilité des Yanomami aux maladies exogènes et de négligence en matière de prévention. D'après la MEVA, elle fut ramenée à la mission par un Parimitheri envoyé à Boa Vista pour le traitement d'une autre maladie. Bien que priés par les missionnaires de s'en aller avant qu'ils ne contractent le mal, des Buut-u-theri et quelques Xarobi-theri - invités à l'occasion d'une fête funéraire - ne voulurent pas quitter leurs alliés avant d'avoir bu la rituelle compote de bananes. C'est ainsi qu'ils furent contaminés et que, à leur retour à Buut-u, la maladie se déclara. Malgré l'assistance immédiate des missionnaires puis de la FUNAI, il y eut 13 morts à Buut-u et le sarampo se propagea à Surucucus, Couto de Magalhães, Mucajaí et dans l'Ajarani (ESP 28/7/1981). D'après un médecin de la FUNAI qui dirigea l'une des équipes soignantes - Paulo Manoel Vieira - 27 Yanomami moururent, alors que l'épidémie aurait pu être évitée si les mesures préventives préconisées dans divers rapports d'organismes de soutien aux Indiens et même de la FUNAI avaient été prises.

VII. RECOMENDAÇÕES ESPECÍFICAS PARA A REGIÃO DO PARIMI-U E DO BUUT-U

Etant donné ce qui précède, et afin d'assurer aux Yanomami du Parimi-u et du Buut-u une survie tant physique que culturelle, il importe que :

1. les campagnes de vaccination actuellement entreprises se poursuivent et que tous les moyens soient mis en oeuvre pour en faciliter la réalisation prompte et complète;
2. les visites de l'équipe volante de santé existant en 1982 à Buut-u et Xarobi soient également continuées, avec un personnel constant, apte à se familiariser avec ces communautés et accompagné d'interprètes yanomami;
3. en règle générale, l'assistance dispensée soit mobile, s'adaptant ainsi au genre de vie semi-nomade des Indiens et évitant la dépendance engendrée par les postes permanents;
4. les Yanomami soient soignés chez eux; le déplacement de malades à Boa Vista pourrait être beaucoup plus limité, de l'avis même des missionnaires;
5. lorsqu'un tel déplacement ne peut être évité, les autorités sanitaires devraient s'assurer que le patient n'a pas contracté une autre maladie au contact de la société environnante;
6. un meilleur contrôle des analyses effectuées dans les laboratoires de Boa Vista permette d'éviter de faux diagnostics comme cela s'est produit à plusieurs reprises;
7. dans les cours dispensés à Parimi-u soient inclus la sensibilisation des Parimi-theri et Tãakai-theri aux dangers qu'ils courent lors de contacts indiscriminés avec la population environnante. Bien que difficile, ceci devrait être possible en partant précisément de l'expérience de ces communautés en la matière c'est-à-dire des épidémies déjà subies. Ceci suppose évidemment un minimum de connaissances de leur propre conception de la maladie; à long terme, il s'agirait d'inciter les Yanomami à se prendre eux-mêmes en charge, ce qui délesterait d'autant les missionnaires d'un travail sanitaire parfois très pesant.

8. finalement, étant donné le rôle-pivot que joue l'habitat traditionnel des Yanomami dans la transmission des valeurs et la cohérence des communautés, la construction de yano devrait être encouragée plutôt que celle de maisons plus petites de type régional.

Février 1984

P. Zetter-Ziegler

VIII. FONTES DE REFERÊNCIA

Fontes orais

Oposi, Parimi-theri. Parimi-u, 1982.

Olokanex-Waitaro, Parimi-theri. Parimi-u, 1982.

Silihim, Parimi-theri. Parimi-u, 1982.

Pata, Xarobi-theri. Xarobi, 1982

Pata, Buut-u-theri. Buut-u, 1982.

Chico, Yekuana. Olomai, 1982.

Lourenço, Yekuana. Olomai, 1982.

Dinarte Nobre de Madeiro, Delegado Regional, 10a Delegacia da FUNAI, Boa Vista, 1982.

Sandra Cue, MEVA. Parimi-u, 1982.

Edith Moreira, MEVA. Parimi-u, 1982.

Bibliografia

BARBOZA RODE, Renato : Inspecção de Fronteiras. Ministério da Guerra, Anexo 2 ao relatório do General Inspector, 1927.

COCCO, Luigi : Parima, dove la terra non accoglie i morti. Roma, 1975.

COMISSÃO PELA CRIAÇÃO DO PARQUE YANOMAMI (CCPY) : Relatório Yanomami 82. São Paulo, 1982.

CORREO BARBOZA, Polidoro : Inspecção de Fronteiras. Ministério da Guerra, Anexo 2 ao relatório do General Inspector. 1927.

COUDREAU, Henri A. : La France Equinoxiale II. Paris, 1887.

GHEERBRANDT, Alain : L'expédition Orénoque-Amazone, 1948-1950. Paris, 1952.

KOCH-GRUNBERG, Theodor : Abschluss meiner Reise durch Nordbrasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme. Zeitschrift für Ethnologie, 1913.

: Die Völkergruppierung zwischen Rio Branco, Orinoco, Rio Negro und Yapura. Festschrift Eduard Seler, Walter Lehmann ed., Stuttgart, 1922.

: Vom Roroima zum Orinoco. Stuttgart, 1928.

LOBO D'ALMADA, Manuel de : Descrição Relativa ao Rio Branco e ao seu Território. Revista do Instituto Histórico e Geográfico, XXIV. Rio de Janeiro, 1787.

LOPES DE ARAUJO, Francisco X. : Relatório da Comissão Demarcadora de Limites : Parima, 1879-1884.

MARTIUS, Karl F.P. : Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas, zumals Brasiliens I. Leipzig, 1867.

MIGLIAZZA, Ernesto : A organização social dos Xiriana do rio Uraricaá. Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi, n° 22, 1964.

RICE, Hamilton A. : The Rio Branco, Uraricoera and Parima. Reprinted from : The Geographical Journal, February, March and April, 1928.

RONDON, Joaquim V. : Inspeção de Fronteiras. Ministério da Guerra, Anexo 3 ao relatório do General Inspector, 1927.

SCHOMBRUGK, Robert H. : Reisen in Guiana und Orinoco während der Jahre 1835-1839. Leipzig, 1841.

SMOLE, William J. : The Yanoama Indians : A Cultural Geography. University of Texas Press, 1976.

TOURINHO BITTENCOURT, Virgilio S. : Inspeção de Fronteiras. Ministério da Guerra, Anexo 3 ao relatório do General Inspector. 1927.

Trabalhos da Comissão Brasileira Demarcadora de Limites, primeira divisão, nas fronteiras da Venezuela e Guianas britânica e neerlandesa de 1930-1940. Memória apresentada ao IX Congresso Brasileiro de Geografia, reunido em Florianópolis, Sta Catarina, Setembro de 1940.

VINCI, Alfonso : Visages secrets de l'Amazonie. Paris, 1956.

ZERRIES, Otto : Waika : Die Kulturgeschichtliche Stellung der Waika-Indianer des Oberen Orinoco im Rahmen der Völkerkunde Südamerikas. München, 1964.

Feover 1984

P. Zylf Ziran-Zegler